

La Voix
du
Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Ngr de St-Hyacinthe,

— ET —

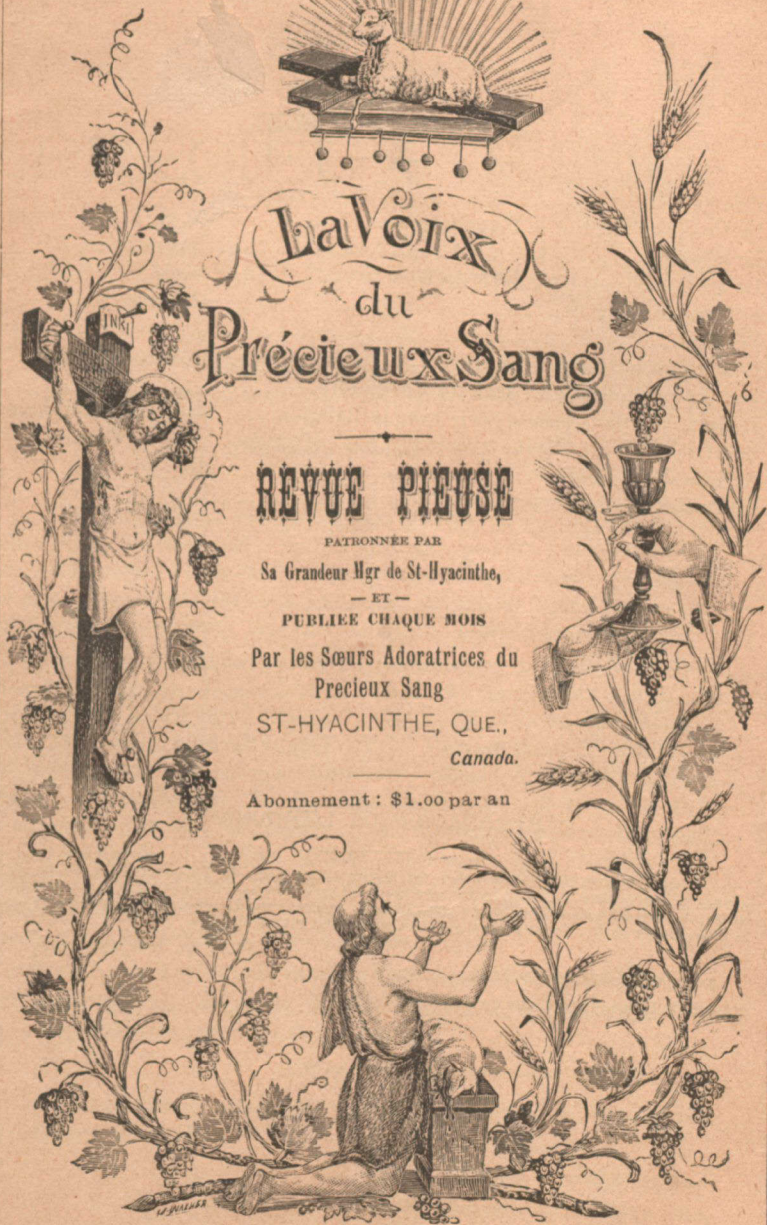
PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang

ST-HYACINTHE, QUE.,

Canada.

Abonnement : \$1.00 par an



SOMMAIRE.

Prières sollicitées	***
Le Précieux Sang et la Flagellation	V. S. J.
Le Renégat	HENRI BOLO
La Vierge Immaculée, Mère de Dieu	S. M. B.
St François-Xavier	DAURIGNAC
Pensées	***
Evangile selon Saint Jean	“LA SAINTE FAMILLE”
Les Apparitions d'une Ame du Purgatoire	***
L'Harmonie dans ses rapports avec la Religion	MGR. J. S. RAYMOND
Ste. Catherine de Sienne	LAURE CONAN
Actions de Grâces	***
Nouvelles Religieuses	

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

†L.-Z. Ev. de St Hyacinthe.

EVECHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.

(Fête de la Lanse et des Clous de Notre Seigneur.)

LA VOIX

— DU —

PRÉCIEUX SANG

Ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

1 PET. I. 18.19

IÈRE ANNÉE. ST-HYACINTHE, QcÉ., DECEMBRE 1894. No 9.

PRIÈRES SOLLICITEES

Pour une femme que l'oubli des devoirs les plus sacrés a mise dans la voie du désespoir ; un vieillard qui ne veut pas se convertir ; un grand nombre de malades et de personnes éprouvées ; un nombre encore plus considérable de pécheurs ; le succès d'une entreprise ; une faveur temporelle ; beaucoup d'autres intentions particulières.

UN *memento* POUR LES DÉFUNTS : spécialement pour le Révd. Père JOSEPH, trappiste, décédé à Oka ; Révd. M. CHARLEBOIS, l'Assomption ; Révd. M. GRÉVIN, Trinidad ; Révd. M. DEQUOY, Contrecoeur ; Révd. M. LABELLE, Sorel ; pour l'HON. HONORÉ MERCIER, décédé à Montréal ; pour MM. ARMAND ROUSSEAU, décédé à Nicolet ; PIERRE AUDET, à Sherbrooke ; Ls. LEANDRE DOUCET, à Worcester, (E. U.) ; JOSEPH CHAR-ENTIER, St Simon ; pour Mesdames JOSEPH CRÉMAZIE, décédée à Québec ; H. ROY, St-Jean Dorchester ; Mme FILIATREAU, Montréal ; pour Melles. MARIE PHAROIDE C'ADORET, décédée à St Simon ; M. ADELINA COURTEMANCHE, Ste Hedwige de Clifton, et pour les victimes des accidents arrivés durant ce mois.

A toutes ces fins, et pour toutes ces personnes, disons, matin et soir :

Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'ind. pour les confrères du P. S.

O Marie, conçue sans péché, priez pour nous et pour tous nos confrères et amis défunts.

40 jours d'indulgences.

† L.-Z. Ev. de St Hyacinthe.

**HISTOIRE DU PRÉCIEUX SANG ou LA DEVOTION AU PRÉCIEUX
SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST**
est de tous les temps et durera éternellement

Le Sang du Rédempteur

Bienheureux ceux qui lavent leur
vêtement dans le Sang de l'Agneau !
Apocal. XXII, 14.

(Suite)

LE PRÉCIEUX SANG ET LE COURONNEMENT D'ÉPINES.—
Jésus avait appelé le jour de sa passion le jour de ses fian-
çailles, le jour de la joie de son cœur, parce qu'en ce jour la
marâtre synagogue allait le couronner du seul diadème
qu'ambitionnait son amour : ce diadème royal, c'est une cou-
ronne d'épines.

Qu'on nous permette de citer Faber : il parle si éloquem-
ment du Précieux Sang !

“ Le soleil et la pluie étaient tombés alternativement sur
“ les ronces verdoyantes que la terre, sans le savoir, avait fait
“ croître pour son Créateur. Ces ronces avaient entrelacé
“ leurs nombreux et vigoureux rejetons. Elles avaient poussé
“ en buissons épais : leurs pointes flexibles s'étaient durcies
“ sous les rayons du soleil de l'automne, et elles étaient deve-
“ nues de longues et grosses épines.

“ Les soldats ont garni leurs mains cal'euses de gan-
“ telets de cuir, et ils tressent une couronne de ces épines
“ dures et rebelles. . . . Jésus est assis sur un banc ; nous
“ osons à peine le regarder, tant il est divin dans son abjec-
“ tion. . . . Avec quelle patience il attend, couvert de Sang,
“ déshonoré, pâle, blême, et cependant si beau à voir, si gra-
“ cieux à contempler ! Ils s'approchent de l'Eternel. . Sans
“ crainte, . . ils portent la main sur sa longue chevelure. . Ils
“ enfoncent la couronne sur sa tête avec une violence brutale
“ elle n'est pas ronde : elle ne va pas : ils font entrer de force

" les pointes dans sa peau, et le Sang sort noir, lent, et avec
 " une peine des plus douloureuses. Les juifs encouragent ces
 " romains dans leur barbarie : et l'un d'eux, non sans de
 " bruyants applaudissements, prend un roseau pesant, en
 " frappe la couronne et la fait pénétrer dans la tête du Sau-
 " veur. De longues épines entrent sous la peau du front et
 " sortent au dessus des yeux ; d'autres percent ses oreilles ;
 " d'autres glissent le long des nerfs de son cou ; d'autres pé-
 " nètrent dans le crâne, et elles brûlent comme des aiguillons
 " de feu. Il tremble de la tête aux pieds dans un supplice
 " intolérable. Un nuage de souffrance recouvre ses yeux si
 " beaux ; ses lèvres sont devenues livides sous l'excès de la
 " douleur ; mais le visage d'un enfant endormi n'est pas plus
 " doux que le sien, ni son cœur plus calme, et il nous apparaît
 " plus beau maintenant qu'il est couronné.

" O Sang Précieux ! ô amant de la Souveraineté de Dieu !
 " longtemps tu as eu soif de ta royauté ; mais quelles étran-
 " ges, quelles saisissantes cérémonies tu avais préparées pour
 " ton couronnement. "

" Dans cette quatrième effusion sanglante, poursuit le P.
 " Faber, il n'y a pas eu beaucoup de Sang ; cependant, si le
 " Sang n'a pas été abondant, il a été précieux, car il a été le
 " Sang de sa tête ; il a été le Sang qui venait de nourrir son
 " cerveau, . . le Sang à l'aide duquel il avait conçu des pen-
 " sées ineffables ; chacune de ces pensées avait été plus large
 " et plus profonde que la science d'un ange ; elles avaient été
 " plus douces et plus suaves que l'amour d'une mère ; elles
 " avaient toutes été revêtues de la teinte de cet amour pas-
 " sionné des âmes, qui était l'esprit du Précieux Sang. Le
 " Sang répandu était en petite quantité, mais pourquoi a-t-il
 " été répandu en aucune façon ? La tête de Notre-Seigneur
 " avait porté envie à son corps ; son corps tout entier avait
 " été sillonné et labouré par les verges ; chacun de ses mem-
 " bres avait fait son offrande de Sang, . . mais *les bourreaux*
 " n'avaient pas flagellé sa tête. . . Maintenant elle va prendre sa

“ revanche ; elle aura même plus que sa revanche : elle aura
 “ une effusion sanglante tout entière pour elle seule. Si c’est
 “ le cœur qui aime, n’est-ce pas la tête qui gouverne ? D’ail-
 “ leurs, le Précieux Sang n’est-il pas, d’une manière spéciale,
 “ le ministre de la royauté de Jésus, de son autorité suprême ?
 “ Il faut donc que la tête verse son Sang, et qu’elle le verse
 “ dans un mystère séparé. ”

O Tête coupable de l’homme, relève-toi ; car ton Dieu humilié, ton Dieu couronné de douleurs, te rend la couronne de gloire éternelle . . . Le Sang de sa tête divine en a été le prix ! . . .

V. S. J.

(A continuer.)

LE RENEGAT

Les faux témoins succédaient aux faux témoins ; mais tantôt le grief formulé n’était pas punissable de mort, tantôt les témoignages se contredisaient. Enfin, deux misérables—dernière ressource des sanhèdres—assurèrent que Jésus avait dit : “ Je puis détruire le temple et le rebâtir en trois jours. ”

Il paraît que, parmi les Juifs, prédire la ruine de Jérusalem et du Temple était un crime punissable de mort. . . .

Le grand prêtre, faute de mieux et à bout d’expédients, crut devoir retenir ce chef d’accusation. Il posa, en conséquence, quelques questions aux témoins, pour leur faire préciser les faits, afin que leur déposition prit corps et pût servir de base à une sentence de mort. . . .

Pendant ce temps, la nuit s’avançait. Le groupe des serviteurs, un instant dispersé, s’était reformé autour du brasier. Pierre, debout, commençait à se rassurer, et se rapprochait aussi du feu, par conséquent de la lumière. Et tandis qu’à

l'intérieur de la maison de Caïphe, l'acharnement des ennemis du Sauveur ne reculait devant aucune audace, voici le misérable dialogue qui s'engageait entre les valets du pontife et celui qui représentait à cette heure la foi et l'attachement au Christ.

Une femme à saut en montrant Pierre : " Assurément ce-lui-là est l'un d'eux !—Tu en es, ajoutait un autre serviteur. "

Et Pierre répondait à ce dernier. " Homme, je n'en suis pas. "

Mais une servante, qui paraissait mieux informée que les autres, ne craignit pas de le démentir. . . . Pierre se décon-certa et protesta avec serment : " Je ne connais pas l'homme dont vous parlez. "

Plusieurs de ceux qui étaient là, ne sachant trop à qui des deux s'en rapporter, posèrent directement la question à saint Pierre : " Es-tu, oui ou non, un de ses disciples ? "

Pierre répondit : " Non "

Après le second reniement, plus énergique que le pre-mier, tout soupçon était écarté, et non-seulement Pierre, ras-suré, continuait à profiter du feu, mais une certaine familia-rité s'étant établie, grâce aux dialogues précédents, il eut pouvoir prendre part à la conversation. Mais à peine eut-il hasardé quelques paroles, que son accent et les locutions fa-milières à son pays le firent reconnaître. Aussitôt les accu-sations de recommencer : celui-ci s'écriait : " Et certainement tu es de ces gens-là, car tu es galiléen. " Celui-là ajoutait : " Ton accent le prouve jusqu'à l'évidence. " Un troisième : " Il était avec Jésus, puisqu'il vient du même pays. . . . " Et Pierre se débattait, répondant à l'un par un anathème, à l'autre par un serment, ailleurs par une invective. . . . Tout à coup, un des satellites, qui était parent de Malchus, changea l'inquiétude de Pierre en affolement par cette question : " Mais est-ce que je ne t'ai pas vu avec lui dans le jardin de Geth-semani ? "

Cette fois, Pierre n'y tint plus. . . . Il joignit le mépris

sacilège au parjure. *Il détesta... Il r'audit...* Les termes dont se sert l'Évangile pour raconter la scène sont terribles et font frémir....

Il devait être un peu plus de trois heures du matin. Jésus traversait une seconde fois la cour. Sa plus douloureuse préoccupation était le reniement de Pierre ; il tourna la tête, en passant, du côté du vestibule, et regarda son apôtre de ce regard qui fait fondre les cœurs. A l'instant même, le coq chantait. Pierre vit, entendit, et se souvint. Une indicible émotion le secoua jusque dans les profondeurs de son être. Il s'enfuit en sanglotant.....

Pierre pleurait, Pierre fuyait, comme un homme qui se fait horreur et qu'un affreux remords poursuit.... La tradition enseigne qu'il ne cessa plus de pleurer jusqu'à sa mort. Deux sillons se creusèrent sur ses joues.

Il chargea saint Marc de perpétuer, dans un récit détaillé et sévère, le souvenir de son abominable défection.. Et Jésus, par un admirable sentiment de miséricorde, avait donné à cette âme brisée de honte, de repentir et d'amour, la mission "de fortifier ses frères défaillants dans la foi," et lui avait confié le souverain ministère de l'indulgence et du pardon.

HENRY BOLO.

(A continuer.)

A MON CRANE

Crâne, qu'as-tu fait de ton âme ?
 Lampe, qu'as-tu fait de ta flamme ?
 Volcan, qu'as-tu fait de ta lave ?
 Qu'as-tu fait de ton maître, esclave ?

A LA VIERGE IMMACULÉE, MÈRE DE DIEU

I

Toi des anges la Reine et des hommes la Mère,
Lis embaumé du ciel qui parfumes la terre
En inclinant vers nous ton front resplendissant,
Laisse-moi répéter dans l'exil où l'on pleure
Un écho des concerts de la sainte demeure
Proclamant ton nom ravissant.

Mais comment te chanter d'une louange pure ?
Hélas ! mon cœur ne rend qu'un triste et sourd murmure,
Comme un luth impuissant que les vents ont brisé ;
Oh ! viens le ranimer, Vierge trois fois bénie.
Que pour toi son amour en hymne d'harmonie
Vibre sous ton souffle embrasé !

Jadis, quand le Prophète, aux oracles sublimes,
Des décrets du Seigneur pénétrait les abîmes,
L'Ange épurait sa lèvre au feu venu du ciel.
Et moi, pour t'exalter dans un timide hommage,
J'envie aux séraphins leur céleste langage,
Ignoré du pauvre mortel.

Du Sage d'Israël la plume prophétique,
O Vierge ! t'annonçait dans un divin cantique,
Et proclamait déjà tes noms mystérieux.
De la clarté de Dieu *Splendeur* immaculée,
Odorante *Vapeur* de sa gloire exhalée,
Tu brillais d'avance à ses yeux.

Salut ! *Miroir sans tache* où la majesté sainte
 Aime à voir refléter une brillante empreinte
 De son éternelle beauté !
 En toi tout est parfum, et blancheur, et lumière,
 Tu planes au-dessus de notre humaine sphère
 Sur l'aile de ta pureté !

Etoile du matin. Toi qui nous illumines
 Ces routes d'ici-bas, ces sentiers pleins d'épines
 Que nos pas craignent de fouler,
 Permits que je m'éclaire à tes rayons de flamme,
 Et déjà comme aux Cieux mets l'extase en mon âme,
 En me laissant te contempler !

II

Est-ce une femme, une mortelle,
 Qui s'élève de notre exil ?
 Elle est si grande ! elle est si belle !
 D'où son prestige lui vient-il ?
 Elle est cette Vierge choisie
 Qui, dès le matin de sa vie,
 Charma les regards du Seigneur :
 Un jour elle apparut au monde
 Pure, immaculée et féconde,
 Pour nous donner un Rédempteur !

C'est la Cité nouvelle et sainte
 Descendant des hauteurs du ciel,
 Lauréole dont elle est ceinte
 Fera la gloire d'Israël.
 C'est la céleste créature
 Seule sans ombre, sans souillure,
 L'astre qui ne peut s'obscurcir :
 Du Sang divin l'onde adorée
 Préserve sa source sacrée
 Du souffle qui peut la ternir.

Je vois cette fleur virginale
 Grandir sous le regard de Dieu,
 Le premier parfum qu'elle exhale
 Est réservé pour le saint lieu ;
 Colombe aimante et solitaire,
 Sous les voûtes du sanctuaire
 Elle prépare son destin :
 C'est une souriante aurore
 Qui s'illumine et se colore
 Annonçant le Soleil divin.

Que ta voix s'élève, ô Marie,
 Jéhovah reçoit tes accents,
 Ton cœur qui soupire et qui prie
 Lui porte un si suave encens !
 Dans son repos, dans son silence,
 Le Verbe s'incline d'avance
 Vers ton sein auguste et béni.
 Encore un élan de ton âme,
 Un nouvel essor à ta flamme,
 Et tu concevras l'Infini !

Mais les portiques du saint Temple
 N'abritent plus tes heureux jours,
 Et mon regard qui te contemple
 T'a suivie en d'autres séjours :
 Nazareth, obscure demeure,
 Que l'ange de son aile effleure
 Portant le message du Ciel,
 Bethléem, ville fortunée,
 Seule entre toutes destinée
 A recevoir l'Emmanuel.

S M B

(A continuer)

Une épisode de la vie de St. François-Xavier

(FÊTE : 3 DÉCEMBRE.)

Le soleil n'avait pas paru depuis cinq jours : pas une étoile n'avait brillé au ciel depuis cinq nuits : la pluie n'avait cessé de tomber par torrents : les nuages, toujours plombés, toujours amoncelés, semblaient prendre une teinte plus sombre encore ; un vent violent, impétueux, soulevait les vagues menaçantes à une élévation prodigieuse ; la tempête augmentait toujours. .

. . . . Tout à coup, plusieurs voix à la fois jettent dans l'espace un cri déchirant. . et puis. . rien !. . le silence de la mort ! On n'entend plus que le mugissement des vagues !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ils sont engloutis ! l'embarcation est submergée ! Vite à leur secours ! virez de bord !. .

— Mais, capitaine, vous nous ferez submerger aussi. .

— Virez de bord ! je veux les sauver !

— Vous nous perdrez sans les sauver ! Le moindre mouvement nous fait sombrer !. .

Malgré ces sages avertissements du second et du pilote, le capitaine exige la dangereuse manœuvre. A peine on commençait à l'exécuter, qu'une effrayante montagne d'eau s'avance et chavire le bâtiment qu'on ne peut plus relever. Passagers, soldats, matelots se précipitent en désespérés sur le pont : ils s'y entassent pêle-mêle, se prennent aux cordages, entravent les mouvements, rendent la manœuvre impossible et poussent des cris lamentables. Ils étaient noyés dans l'intérieur : maintenant, ils sont un obstacle à toute tentative de salut. De toute manière, il faut périr. . la submersion est inévitable !. . Une nouvelle lame, plus épouvantable encore, vient s'abattre sur ces malheureux. . C'en est fait du navire, de son équipage, de ses richesses !. . Tout est perdu !. . tout est englouti !. .

Après six jours de la plus heureuse navigation, le temps ayant changé subitement, le *San-Miguel* avait été emporté.

par la violence de la tempête, dans une mer inconnue aux Portugais. Depuis cinq jours, il y était battu par cette horrible tourmente ; le ciel, chargé de nuages, ne permettait pas de prendre la hauteur, et la tempête augmentait encore ! . . . Le capitaine avait fait raser le château de proue : il avait ordonné ensuite d'amarrer solidement la chaloupe ; mais la nuit, survenue pendant ce travail, n'avait pas permis de ramener à bord Alfonso de Calvo, neveu du capitaine, quatre autres Portugais et dix Indiens, esclaves ou matelots, qui y étaient descendus. Quelques heures après, la fureur des vagues brisa les amarres qui retenaient la chaloupe, et les hommes qui la montaient poussaient le cri de détresse qui avait porté le désespoir au cœur d'Edouard de Cama, et avait entraîné l'imprudente manœuvre dont le résultat devait être si déplorable.

Mais la Providence veillait sur le navire qui portait son élu ; Dieu voulait manifester d'une manière éclatante sa prédilection pour l'illustre apôtre de l'Orient, et opérer un de ces prodiges dont le souvenir est impérissable.

François de Xavier venait d'arriver sur le tillac, et au moment où l'épouvantable vague engloutissait le vaisseau, on l'entend s'écrier :

“ Jésus ! Sauveur des hommes ! l'amour de mon âme ! secourez-nous ! je vous en conjure par les plaies adorables qui vous ont été faites pour nous sur la croix ! ”

Au même instant, le *San Miguel*, submergé déjà, se remet à flot, personne n'a péri ! La tempête diminue, le ciel s'éclaircit, on peut s'orienter, on va se remettre en marche . . .

— Cherchons la chaloupe, dit le capitaine.

Les matelots grimpent après les cordages ; ils regardent dans toutes les directions . . . Rien ! la mer . . . rien que la mer ! Le doute n'est plus possible, l'embarcation est engloutie !

On se remet tristement en marche, déplorant le malheur des quinze hommes qui ont péri ; chacun, sous l'impression du danger auquel il vient d'échapper par miracle, partage plus sensiblement la douleur du capitaine qui pleure son ne-

veu, et celle des Portugais et des Indiens qui pleurent leurs amis ou leurs parents. François de Xavier versait des larmes, lui aussi, car la chaloupe qui avait disparu portait deux musulmans dont il n'avait pu obtenir la conversion : et, n'attribuant leur obstination qu'à son indignité personnelle, il demandait à Dieu, de toutes les forces de son âme, de sauver ces malheureux par un miracle plutôt que de laisser perdre pour l'éternité les deux âmes qu'il désirait tant arracher à l'enfer. Bientôt il s'approche du capitaine :

— Mon cher Edouard, lui dit-il, consolez-vous : la chaloupe reviendra : la fille rejoindra sa mère.

— Oh ! c'est fini, mon bon Père ! Je ne puis l'espérer à moins d'un miracle. . . . lui répondit don Edouard.

Cependant, le Père de Xavier lui avait dit : " Elle reviendra. " Cette parole était pour lui l'espérance. Il fit monter un matelot . . Rien ! pas un point sur la mer ! Le *saint Père* s'était retiré : après deux heures d'oraison, il revient sur le pont :

— Et bien ! cher capitaine, voit-on la chaloupe ?

— Non, mon Père !

— Faites monter dans la hune, cher senhor, l'embarcation reviendra.

— Oui, dit impatiemment Pedro Veilho, une chaloupe viendra peut-être quelque jour, mais ce ne sera pas celle que nous avons perdue.

— Senhor Pedro, reprit notre saint, vous doutez de la bonté et de la puissance de Dieu ? C'est manquer de foi. Rien ne lui est difficile, rien ne lui est impossible. J'ai mis la chaloupe sous la protection de la sainte Vierge, j'ai fait vœu de célébrer trois messes à Notre-Dame du Mont si elle nous revient avec les quinze hommes, et j'ai tant de confiance dans la miséricorde infinie de Dieu que j'espère les voir revenir sains et saufs. Voyons, capitaine, ajouta-t-il en s'adressant à don Edouard, faites monter dans la hune, je vous en prie !

Don Edouard, par déférence pour le *saint Père*, monte

lui-même avec un matelot : il demeure en observation durant une demi-heure, et descend complètement découragé : la mer n'offrait pas le moindre point noir dans toute son étendue. En ce moment, notre saint éprouva une sorte de vertige qui le fit chanceler : il serait tombé si Fernando Mendez-Pinto ne l'eût retenu avec empressement :

— Mon Père, lui dit-il, voilà trois jours que vous êtes repris du mal de mer, vous ne vous accordez aucun repos, vous tomberez malade ! Je vous demande en grâce d'aller vous reposer dans ma chambre !

Dans tous ses voyages sur mer, le Père de Xavier, par amour pour la sainte pauvreté, n'acceptait jamais de chambre sur aucun vaisseau. Lorsqu'il voulait se retirer, il allait dans celle du capitaine ou d'un de ses amis, et, pour dormir, il s'étendait sur le tillac, la tête appuyée aux cordages. Il céda aux instances de Fernando, et le pria même de faire garder la porte par son esclave chinois, afin que personne ne le dérangeât. Mais loin de prendre un repos si nécessaire, le *saint Père* se mit en oraison ; il y demeura jusqu'à la fin de la journée, et revint sur le pont au moment où le soleil disparaissait de l'horizon :

— Voit-on la chaloupe ? demanda-t-il au pilote.

— Oh ! il faut oublier la chaloupe, mon Père : comment voulez-vous qu'elle ait résisté à une tempête aussi furieuse ? Et quand un miracle l'aurait sauvée, nous ne pourrions la voir, car elle serait à cinquante lieues d'ici au moins.

— Vous raisonnez très bien, tout cela est très juste, reprit le Père de Xavier, mais Dieu ne fait pas les choses à demi : s'il a sauvé la chaloupe par un miracle, il peut la faire avancer par un miracle. Avant que la nuit ne vienne, faites monter dans la hune, vous me ferez grand plaisir.

— Il n'est rien que je ne fasse pour vous plaire, mon Père : je vais y monter moi-même.

Bientôt le pilote descend n'ayant rien aperçu sur aucun point :

—Don Edouard, dit Xavier au capitaine, la chaloupe vient, j'en suis sûr ! Je vous conjure de faire serrer les voiles pour lui donner le temps de nous rejoindre !

L'ordre fut donné et exécuté, on s'arrêta longtemps ; mais les passagers, souffrant du tangage et ne pouvant croire au retour d'une embarcation engloutie, perdent patience et crient à force :

“ A la voile ! à la voile ! capitaine, à la voile ! à la voile ! ”

Le Père de Xavier se jette sur l'antenne, il y appuie sa tête et il éclate en sanglots :

—Un peu de patience, je vous en conjure ! dit-il aux passagers : la chaloupe vient ! et levant vers le ciel ses yeux plein de larmes : “ Jésus ! mon Seigneur et mon Dieu ! je vous supplie, par les souffrances de votre sainte Passion, d'avoir pitié de ces pauvres gens qui viennent à nous à travers tant de périls ! ”

Puis, il baissa ses paupières et demeura la tête appuyée sur l'antenne, sans faire un mouvement, sans prononcer une parole : on le croyait endormi.

“ La chaloupe ! Miracle ! miracle ! la voilà ! ” s'écrie un enfant placé au pied du grand mât.

Tout le monde accourt, tout le monde crie, on se presse, on se pousse, on veut voir. . . La chaloupe était là : son personnel était au complet : c'était une joie, un bonheur, des larmes, des actions de grâces à Dieu et au saint apôtre à qui on devait un tel prodige : c'était un véritable délire !

L'embarcation s'arrêta d'elle-même devant le navire. bien que la mer fût vivement agitée, la chaloupe ne fit pas un seul mouvement pendant que ses quinze hommes montaient à bord du *San Miguel* : elle n'était point avariée, et ne paraissait pas avoir souffert.

Après les premières explosions de joie, chacun s'empresse de questionner ceux qu'on était si heureux de retrouver :

—Qu'un seul parle pour tous, dit le capitaine.

—Oui, c'est cela ! c'est cela ! s'écrie-t-on : que don Alfonso de Calvo raconte ce qui leur est arrivé !

—Eh bien ! il ne nous est rien arrivé du tout, dit Alfonso.

—Comment ? Rien !

—Non, vraiment. Je n'ai jamais vu un pilote comme le Père Francisco ! Il nous a conduits, au milieu des écueils et des fureurs de la mer, mieux que ne l'aurait fait le meilleur et le plus expérimenté de tous les marins ; nous n'avons pas éprouvé un seul instant de crainte, malgré la violence de la tempête.

Tout le monde semblait frappé de stupeur. Le capitaine, pénétré de la douloureuse pensée que son neveu était devenu fou par le fait de la submersion, porte un triste regard autour de lui ; chacun lui paraît être sous la même impression, et se renferme dans un silence navrant : nul n'a le courage d'adresser une seule question, c'est une souffrance générale. Don Alfonso s'en aperçoit et n'y comprend rien :

—Que trouvez-vous donc tous de si étonnant dans ce que je viens de vous dire ? demande-t-il.

—Le Père Francisco n'était pas avec vous, mon ami, dit tristement le capitaine.

—Si mon oncle, — si capitaine, il y était, répondirent en même temps les quinze hommes sauvés miraculeusement. Le Père Francisco peut bien vous le dire. Où est-il ?

On cherche le Père Francisco : il s'était retiré : il était en action de grâces :

—Pourquoi donc, demande Alfonso, dites-vous que ce n'est pas vrai, quand vous l'avez vu arriver avec nous et monter le premier à bord du navire ?

—Parce qu'il ne nous a pas quittés un seul instant, répond don Edouard : du reste, il m'a tant assuré que vous reviendriez, il en paraissait si sûr, que, malgré toutes les apparences, j'ai espéré et me suis décidé à vous attendre, persuadé qu'il n'insisterait pas ainsi si Dieu ne lui avait fait connaître votre retour.

--A nous, reprit Alfonso, il disait : " Courage ! mes enfants : je vois le *Sau-Miguel*, nous sommes sur sa route, nous le rejoindrons bientôt ! Ayez confiance en Dieu ! "

Les compagnons de Calvo appuyaient de leur témoignage tout ce qu'il venait de dire, lorsque les deux musulmans, qui depuis quelques instants causaient à voix basse, joignirent leur affirmation à celle des Portugais et des Indiens catholiques, ajoutant, avec une vive animation, que ni l'un ni l'autre ils n'avaient vu monter le Père de Xavier sur le navire : qu'ils avaient les yeux sur lui au moment de l'abordage, qu'ils avaient cessé de le voir tout à coup, pendant que don Alfonso montait, et qu'en même temps, ils l'avaient vu sur le pont, à l'autre bord :

--Pour nous, dit l'un d'eux, le fait est suffisant : la manière dont il nous a ramenés est un grand miracle : sa présence sur la chaloupe, quand il est prouvé qu'il n'a pas quitté le bâtiment, est un miracle plus grand encore : la religion du prophète n'a jamais fait de tels prodiges, et, nous le disions tout à l'heure, nous allons demander le baptême au Père Francisco ! Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, le *saint Père*, comme vous l'appellez, ne ferait pas de si grands miracles avec ce seul nom !

Tout était expliqué. Don Alfonso n'était pas devenu fou : ses quatorze compagnons ne l'étaient pas devenus non plus. Dieu avait opéré une succession de prodiges à la prière du grand Xavier : il avait sauvé le *Sau Miguel* : il avait sauvé la chaloupe : il l'avait ramenée droit au navire : il avait calmé la violence de la tempête : il avait rendu sensible la présence de son saint apôtre en deux endroits à la fois, et cela pendant une durée de vingt-quatre heures.

On était pressé de revoir notre saint : on avait besoin de le remercier, d'entendre sa douce voix, de se mettre à ses pieds. On trouvait sa prière trop longue ! Si on avait osé le déranger ! mais ce n'était pas possible : il fallait attendre patiemment, et on s'y résignait avec regret, lorsque enfin il re-

parut à la grande joie de tous. Les quinze hommes qu'il avait sauvés si merveilleusement se prosternèrent devant lui en le remerciant avec larmes et lui demandant sa bénédiction.

— Mon Père ! c'est vous qui nous avez sauvés ! lui disaient-ils, c'est vous qui teniez le gouvernail !..

— Non, mes amis, c'est la main de Dieu qui l'a tenu ! c'est lui que vous devez remercier, lui seul ! leur répondit le *saint Père*, en rougissant.

Puis, s'adressant au capitaine :

— Maintenant, à la voile ! mon cher Edouard ! Dieu va nous donner la plus heureuse navigation.

J. M. S. DAURIGNAC.

PENSÉES

La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints. Ils recherchent tous leur satisfaction et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent.

PASCAL.

• • •
Tout le but de l'homme est d'être heureux : mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien, et la source de tout mal est de le mettre où il ne faut pas.

BOSSUET.

• • •
Que ceux qui ne connaissent et n'espèrent en rien au-delà de cette vie misérable y soient attachés, c'est un effet naturel de leur amour-propre. Mais que des chrétiens qui doivent regarder ce monde comme un lieu d'exil, de misère et de tentation, manquent de courage pour se détacher des amusements de leur pèlerinage et pour soupirer après les biens immenses de leur patrie, c'est une bassesse d'âme qui dément et qui déshonore leur foi.

FÉNELON.

“ Vouloir concilier l'exil d'ici-bas et le grand rivage, les douceurs de la traversée et la hâte d'arriver au port.....
 “ Faire de la première étape le but du pèlerinage, c'est risquer souvent de redescendre. Oh ! qu'il a bien plutôt hâte de gravir celui qui se croit fermement en marche pour voir se lever le grand soleil de l'éternité.”

* * *

Quels passagers rapides nous sommes, mon Dieu ! Oh ! que ce monde est court ! La terre n'est qu'un pas de transition.

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

L'EVANGILE SELON SAINT JEAN

L'Évangile étant inspiré de Dieu, toutes les paroles qu'il renferme sont comme des lettres envoyées par Dieu aux hommes : on comprend dès lors la vénération que ce livre sacré a, de tout temps, inspirée aux chrétiens. Les fidèles des premiers siècles aimaient, pour cette raison, à porter sur eux quelque partie de l'Évangile : nous en avons un bel exemple dans sainte Cécile, l'illustre romaine. “ Le livre des Évangiles, caché sous ses vêtements, reposait continuellement sur sa poitrine. Cécile recevait de ce contact sacré une force qui l'élevait au dessus de sa faible nature, et la vertu des paroles qui sont *esprit et vie* se communiquait toujours plus intimement à elle.” (*Dom. Guéranger.*) C'est donc une très louable habitude de porter sur soi les saints Évangiles, pourvu que la traduction en soit autorisée par l'Église, s'il s'agit d'une traduction.

On sait quelle force possède une seule parole de l'Évangile. Le “ *Vale retro, Satana, Retire-toi, Satan,* ” sert merveilleusement à chasser le démon. Que sera-ce donc si l'on récite avec foi un passage tout entier de ce saint livre ? De

là l'habitude de réciter des *Evangiles*, en certaines circonstances, (le lundi de la Pentecôte par exemple,) sur les personnes qui le désirent. Cet usage remonte à une très haute antiquité. Dès le troisième siècle, Origène disait aux païens :

“ Les chrétiens n'ont pas besoin de vos formules magiques pour exercer leur empire sur les démons : la prononciation du seul nom de Jésus ou la *récitation d'un Evangile* leur suffit pour chasser les malins esprits des corps qu'ils possèdent, surtout lorsque ceux qui récitent ces *Evangiles* ont le cœur pur et la foi intègre. ” Saint Augustin adressait aux fidèles d'Hippone ces remarquables paroles : “ Nous vous louons lorsque, souffrant du mal de tête, par exemple, vous placez sur votre tête le livre des saints *Evangiles*, au lieu de courir après les magiciens : non pas que l'*Evangile* ait été fait dans ce but, mais parce que l'emploi de l'*Evangile* en cette circonstance est mille fois préférable à un maléfice. ”

Citons entre mille autres, une guérison opérée par ce moyen. Une personne pieuse d'une grande famille de l'Anjou, Mlle de Bellère du Tronckay, s'était consacrée au service des pauvres (XVII^e siècle). On lui donna le nom de Sœur Louise. Elle habitait Parthenay. Or, le curé de Saint-Jean, de cette ville, tourmenté depuis quelque temps d'une maladie grave, redoutait le jour où il aurait à rendre compte de la conduite de son nombreux troupeau. Sans espoir du côté des médecins, il voulut recourir à l'intercession de la Sœur Louise. Il l'envoie donc chercher, et lui commande, au nom de l'obéissance, de prier Dieu pour le rétablissement de sa santé. A un ordre aussi formel, l'humilité de la Sœur Louise ne pouvait rien objecter. Elle prend donc avec sa simplicité ordinaire le livre des saints *Evangiles*, se met à genoux, et lit ce passage avec lequel elle opérait la plupart de ses miracles : “ Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. ” Puis, prenant le livre sacré, elle le fait

baiser respectueusement au prêtre moribond. Celui-ci se lève à l'instant même, rempli d'une joie céleste : il était guéri.
Dom Chartrand.

Le plus célèbre de ces *Évangiles* est celui que l'on appelle *l'Évangile Saint Jean* : le prêtre le récite à la fin de la messe. Pourquoi cette lecture, demande un grave auteur de nos jours. Et il répond : " Cet usage remonte au moyen-âge. " A cette époque, comme aux premiers siècles, les fidèles " avaient grande dévotion à faire réciter chacun sur soi une " partie de l'Évangile, et l'on avait surtout dévotion au com- " mencement de celui de Saint Jean. Les demandes que l'on " faisait se multiplièrent tellement que les prêtres ne pouvant " plus suffire, on trouva plus simple de le dire sur tout le " monde à la fin de la messe. C'est donc la dévotion du peu- " ple fidèle qui seule a été l'origine de cet usage." *Dom Guiranger.*

Citons ici cet Évangile, qui est un abrégé admirable de tout le christianisme. L'Évangéliste y raconte la génération éternelle du Verbe, et la génération temporelle du Verbe fait chair pour notre salut.

" Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dans le principe avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. Ce qui a été fait était vie en lui, et la vie était la lumière des hommes : et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à Celui qui était la lumière. Celui-là était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui

croient en son Nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire comme du Fils unique du Père, étant plein de grâce et de vérité. ”

Cet Evangile sublime fut de tout temps en grande vénération. Saint Augustin désirait le voir écrit en lettres d'or sur tous les murs. Ce grand Docteur, l'histoire des saints nous l'atteste, fut même député par le Ciel pour inscrire dans le cœur de sainte Marie-Madeleine de Pazzi la parole sacrée : VERBUM CARO FACTUM EST, qui exprime tout notre salut. Quand l'hérésie d'Arius parut, les fidèles aimèrent à porter, suspendu à leur cou, cet *Evangile Saint Jean* qui condamne si formellement l'horrible blasphème du novateur. Enfin, le pape Paul V ordonna qu'en allant visiter les malades, le prêtre mit la main sur leur tête en récitant l'Evangile selon saint Jean.

La Pologne a conservé un usage remarquable dont nous devons dire un mot. “ Aujourd'hui encore, dans les régions montagneuses fidèles au culte de sainte Hedwige, tous les membres de la famille, en temps d'orage, se réunissent dans la chambre principale ; on place sur une table un cierge béni, on jette dans le foyer des rameaux bénits, et à chaque éclair on se frappe la poitrine en récitant le commencement de l'Evangile selon saint Jean, cet Evangéliste que le divin Sauveur appela un jour *le fils du tonnerre*. D'après une antique croyance, cet Evangile possède, comme les cloches, la vertu de diviser la foudre. ”

Extrait de LA SAINTE FAMILLE D'ANTONY.

Les Apparitions d'une Ame du Purgatoire

(Suite)

La Sœur Marie-Séraphine s'intéressa auprès de son père au sort de plusieurs autres défunts, et lui posa différentes questions les concernant.

Ainsi, un jour, elle lui demanda ce qu'il en était d'une de ses consœurs qu'elle avait beaucoup estimée et chérie dans le monastère.

Elle est au ciel depuis peu de temps, fut la réponse.

La Sœur pria aussi le défunt de lui dire s'il y avait encore en Purgatoire des religieuses de la communauté. Il lui avoua que Dieu ne lui permettait pas de répondre à cette question.

“ Les âmes du Purgatoire, dit-elle encore, connaissent-elles ceux qui prient pour elles et peuvent-elles prier pour les fidèles de ce monde ? ” La réponse fut *affirmative*.

“ Ces âmes, ajouta la Sœur, souffrent-elles en pensant aux péchés qui se commettent journellement ici-bas, surtout dans leur famille ? ”

Oui, répartit le père : *c'est même un de leurs châtiments.*

Il dit aussi à la Sœur, qu'il avait vu (probablement à la sortie de cette vie) Dieu dans toute sa beauté, ainsi que l'humanité sainte de Notre-Seigneur, la très-sainte Vierge et saint Joseph : qu'il en était dans le ravissement et que, depuis ce moment, sa soif de voir Dieu devenait de plus en plus ardente.

Il ajouta enfin que son ange gardien venait souvent le consoler.

Vers la fin de novembre, le 23, la Sœur vit son père comme d'habitude, mais il semblait plus près d'elle qu'à l'ordinaire : ce qui lui causa des souffrances extrêmement aiguës. Elle croyait être toute de feu, tant elle était devenue brûlante, surtout aux oreilles.

Le père l'informa alors que, si la communauté continuait à prier pour lui, il serait délivré aux fêtes de Noël. Il est à remarquer que les œuvres les plus secrètes que l'on offrait à Dieu à son intention, le soulageaient aussitôt, en même temps qu'il en avait la pleine connaissance. Ainsi vit-il tout ce qu'une religieuse, occupée des exercices d'une retraite particulière et toute dévouée à sa délivrance, lui avait mérité d'adoucisement par sa grande ferveur et son héroïque charité.

La Sœur, continuant sur ces entrefaites à interroger son père, lui demanda, toujours guidée par sa supérieure ou son confesseur, si cette doctrine était véridique, à savoir : que tous les tourments des martyrs sont au-dessous des souffrances du Purgatoire. Il répondit que c'était bien vrai.

Elle demanda ensuite si toutes les personnes qui sont dans la confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel et portent comme telles le saint Scapulaire, sont délivrées du Purgatoire le premier samedi après leur mort. — *Oui, si elles ont fidèlement rempli toutes leurs obligations à cet effet*, fut la réponse.

A cette demande : Y a-t-il réellement des âmes qui restent cinquante ans en purgatoire ? le défunt répondit : *Oui, et même il y en a qui sont condamnées à expier leurs péchés jusqu'à la fin du monde : ce sont des âmes à la fois bien coupables et bien délaissées.*

Le 30 octobre, la Sœur entendit son père lui dire avec un douloureux soupir : *Il me semble qu'il y a une éternité que je suis ici !*

Ma plus grande peine actuellement est une soif insatiable de voir Dieu et de le posséder. Je m'élance sans cesse vers lui, et je me sens en même temps sans cesse repoussé dans l'abîme. Je suis parfois sur le bord de cette citerne, près de m'en échapper par un élan suprême ; mais je sens la justice divine aussitôt m'y retenir, parce que je n'ai pas encore pleinement accompli ma peine.

La Sœur n'avait plus vu, depuis quinze jours, la citerne comme elle la vit alors, et elle réitéra en ce moment la prière qu'elle faisait déjà depuis quelque temps à son père, de lui obtenir du Bon Dieu les forces morales nécessaires pour se maintenir en grâce, au milieu des souffrances excessives et des combats intérieurs si pénibles qu'elle avait continuellement à soutenir.

J'ai prié pour toi, lui dit son père, et je continuerai de prier, ma chère fille; mais en retour tu dois l'attendre à souffrir encore davantage, jusqu'à ma délivrance.

Le 3 décembre, son père, quoique toujours triste, lui apparut déjà resplendissant.

Depuis ce jour, jusqu'au 12, à 1 soir, l'apparition ne revint plus; mais le 12 et les deux jours suivants, elle reparut chaque soir toujours plus resplendissante.

Du 14 au 25, elle fit de nouveau défaut.

Cependant, la veille de Noël, la pauvre Sœur était si souffrante qu'il lui sembla presque impossible de pouvoir se traîner jusqu'à la chapelle. Elle vint néanmoins assister à la messe de minuit, sans doute par la secrète assistance de son père qui devait, en cette heureuse nuit, lui annoncer sa délivrance suprême.

Il lui apparut, en effet, pour la dernière fois, entre les deux élévations de la première messe, brillant comme le soleil.

J'ai achevé mon temps d'épuration, lui dit-il, tout rayonnant de béatitude. Je viens te remercier, toi, ma chère fille, et la communauté qui a tout prié pour moi. A mon tour maintenant je prierais pour vous toutes.

La Sœur le conjura alors de demander pour elle, avec sa guérison, les forces nécessaires pour bien observer sa sainte Règle.

Je demanderai pour toi, reprit-il aussitôt, une soumission parfaite à la sainte volonté de Dieu et la grâce d'entrer au ciel sans passer par le Purgatoire.

Et il disparut sans retour. Le défunt était, dans cette dernière vision, si resplendissant que sa fille ne put qu'entrevoir son visage, d'un éclat éblouissant, et assez seulement pour bien reconnaître les traits de son père; tout le reste de sa personne était comme perdu dans la lumière.

À partir de ce moment, la joie et le bonheur de la Sœur Marie-Séraphine furent à leur comble: elle ressentit désormais en son âme une paix ineffable jointe à une certitude invincible de n'avoir pas été en butte à l'illusion des sens ni aux tromperies du démon, comme elle l'avait tant redouté.

Cependant une nouvelle maladie -- maladie, hélas! trop inconnue de la génération présente -- s'était emparée de la Sœur, *la maladie du ciel*, tant était enflammé son désir d'aller s'unir à son Dieu comme venait de le faire son père bien-aimé. Elle s'était d'ailleurs offerte en victime. Ce double désir d'union et de sacrifice fut bientôt exaucé.

En ce jour même de Noël où la Sœur Marie-Séraphine avait recouvré toute la joie des anciens jours, elle se sentit déjà atteinte des premiers germes de la maladie de poitrine qui devait, six mois plus tard, mettre le comble à ses vœux. Ses souffrances furent longues et cruelles, mais elle les endura avec une patience de martyr. La nuit de sa mort angélique, qui arriva le vendredi 23 juin, fin de l'octave du Sacré-Cœur dont elle portait en religion le nom sacré, s'appelant Sœur Marie-Séraphine du Sacré-Cœur de Jésus, cette nuit-là même, peu d'instants avant de partir pour les demeures éternelles, elle chantait encore les cantiques improvisés aux jours sans nuages de son noviciat et de sa profession.

La Sœur Marie-Séraphine du Sacré-Cœur de Jésus, décédée le 23 juin 1871, dans sa quatorzième année de Religion, était née le 2 octobre 1843, et avait reçu sur les fonds baptismaux un nom de prédestinée, *Marie-Angèle!*

De l'Harmonie dans ses rapports avec la Religion

(Suite)

Le temps des figures est passé : la vérité va mettre l'ombre en fuite : *Umbram fugat veritas*. Une voix plus pure, plus douce que celle des anges se fait entendre ; nulle mélodie créée n'avait encore frappé si délicieusement les oreilles divines : elle s'élève de la terre, d'une humble fille d'Adam, mais que le péché n'a point flétrie. Elle exprime, en accents plus harmonieux, et plus puissants que ceux des prophètes, le désir de voir descendre la rosée du ciel sur la terre. Dieu se plaît à entendre cette voix si pleine de suavité, *Sonet cor tua in auribus meis. . . vox enim tua dulcis* (Cant. 2.) Et le Verbe divin, enchanté, quitte le sein de son Père pour descendre dans celui de la Vierge qui l'a charmé. Mais, maintenant, l'entendez-vous, la Vierge mère, exprimant les transports de sa reconnaissance et de son amour ? Voyez comme les séraphins sentent que leur concert est surpassé en harmonie, comme le cœur de Dieu même tressaille d'émotion, en entendant Marie entonner son chant sublime : *Magnificat anima mea Dominum*.

Voici le moment où le Fils de Marie, le Rédempteur des hommes, apparaît au monde. A cette fête, solennelle entre toutes, l'harmonie a sa place de droit.

C'est le ciel qui vient donner une sérénade à la terre en lui annonçant que le Sauveur est né. Les plus ravissantes mélodies des anges retentissent sur les collines de Bethléem en chantant : " Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre. "

Le Verbe, il a pris une voix humaine : ni les concerts du temple de Jérusalem, ni ceux qui retentissent dans la Sion céleste, n'ont rien qui égale ses charmes et sa puissance, soit qu'elles glorifient son Père, soit qu'elles instruisent les hom-

mes, soit qu'elles consolent les affligés, soit qu'elles expriment l'ardeur de son amour pour ceux qu'il est venu sauver. C'est la voix d'un Dieu, voix pleine de vertu et de magnificence : *Vox Dei in virtute, vox Dei in magnificentia*. C'est la voix si douce du Bien-aimé, *vox dilecti mei*, qui appelle à la jouissance de l'amour. C'est la voix dont les accents, plus agréables que le miel, sont si doux à répéter : *Quam dulcia faucibus meis, eloquia tua, super mel ori meo.* (Ps. 180, 103.) Mais cette voix du Christ, elle a fait entendre aussi la modulation du chant. Elle a chanté, parce que le chant est une faculté de l'homme, dont il devait faire hommage à son divin Père, et parcequ'il a voulu accomplir lui-même le devoir de chanter les louanges du Seigneur, si souvent rappelé sous son inspiration par le Roi-prophète.

Que toute harpe, toute lyre, toute harmonie du ciel et de la terre, toute voix des anges et des hommes, se taisent aux accents de la mélodie sortant des lèvres du Verbe divin incarné. Avec quels transports d'adoration et de reconnaissance, Jésus, empruntant les paroles du Psalmiste, a chanté les grandeurs et les miséricordes de son Père ! Sur quel mode d'une ineffable tristesse il a redit, avec Isaïe et Jérémie, les souffrances qu'il devait subir ou les douleurs du peuple si cher à son cœur ! Les collines de la Judée et les bords des lacs de la Galilée ont entendu les accents de sa voix, répétant ces cantiques sacrés, expression de ses propres sentiments, qu'il avait révélés aux sublimes chantres d'Israël ; et, avant de partir pour l'agonie et la mort, il fait entendre un chant suprême dans l'hymne du Cénacle, qui exprime sa reconnaissance pour son Père, et son amour pour les hommes.

Le Christ est monté au ciel ; mais il a laissé son Eglise pour continuer l'œuvre de la glorification de son Père, et de la sanctification des âmes. Celle-ci, inspirée de son esprit appelle à son aide, dans ce but, la puissance de la mélodie. L'apôtre exhorte les Ephésiens à chanter des hymnes et des cantiques spirituels, et à psalmodier à la gloire du Seigneur

[Ephes. 5. 19.] Il fait la même exhortation aux Colossiens *Communentes vosmetipsos psalmis, hymnis et canticis spiritualibus in gratia cantantes in cordibus vestris Deo.* [Col. X. 3. 16.] Saint Jacques veut que la joie s'exprime par la psalmodie—*Equo animo est, psallant.* [Jac. 5.] Si l'écrivain sacré défend d'interdire la musique dans les festins—*tu ne impedias musicam* [Eccle. 32] : l'harmonie, qui rend ce qu'il y a de plus intime dans l'âme, devait se trouver, redisant la sainte joie des cœurs, dans ces agapes de l'Eglise naissante où les fidèles goûtaient tous les charmes de la charité. Elle devait exprimer cette exaltation de sentiments que produisaient toutes les merveilles, objets de la foi, alors dans toute son ardeur : les chrétiens ne devraient-ils pas faire entendre, à la suite du banquet sacré, quelques accents de l'hymne que Jésus chanta avec ses disciples au sortir de la Cène ? Aussi les écrits de Tertullien et de Clément d'Alexandrie nous montrent-ils la mélodie ayant son rôle dans toutes les classes des fidèles.

Ses accords ont résonné dans les profondeurs des catacombes comme une consolation et un encouragement, et la tradition nous rappelle la Sainte, fêtée en ce jour, mêlant sa voix aux accents des instruments, et chantant un cantique inspiré par son cœur. *Cantantibus organis Cecilia decantabat.* —Elle chantait les charmes de l'époux divin qu'elle avait préféré à toute alliance terrestre : elle chantait la confiance dans le Dieu qui protège le cœur et le corps de ceux qui le servent : elle chantait l'amour de son âme qui lui faisait offrir le sang que bientôt ses veines allait répandre : elle chantait les beautés de l'aurole qui allait couronner sa tête de vierge et de martyre : *Cecilia decantabat.*

L'Eglise triomphe : le pape saint Damase et saint Ambroise composent des hymnes, répétées encore aujourd'hui dans l'office divin, et dont le rythme est emprunté à la lyre. Bientôt dans tous les temples chrétiens retentissent ces accents, dont le grand docteur de l'Eglise, saint Augustin, a redit

les charmes et la puissance, en s'écriant : " O mon Dieu, à ces hymnes, à ces cantiques célestes, mon âme est ébranlée, et les suaves accents de votre Eglise me font verser des pleurs délicieux. Les chants, la musique coulent dans mon oreille, et la vérité, comme une liqueur divine, s'épanche avec eux dans mon cœur. " Son premier ouvrage à lui-même a été sur la musique.

MGR. J. S. RAYMOND.

(A continuer.)

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

(Patronne des adorateurs du Précieux Sang.

" Dans le sang
vous trouverez le feu "

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

(Suite)

La charité de Catherine envers les siens était encore plus généreuse.

La sainte avait toujours beaucoup aimé son père. Entre elle et lui, il y avait une sympathie profonde : aussi sa douleur fut grande, quand elle vit le bon vieillard dangereusement malade.

Nuit et jour à son chevet, elle s'employait par tous les moyens à le soulager, à le consoler et ne le quittait que pour aller prier pour lui. Elle sollicitait ardemment sa guérison ; mais aux prières de sa bien-aimée le Seigneur répondit qu'une plus longue vie ne serait pas utile à Giacomo, que son heure était venue.

Catherine adora la volonté de son divin Epoux et, se prosternant devant lui, elle lui demanda de conduire son père au ciel sans le faire passer par le purgatoire.

Notre-Seigneur répondit que la justice ne pouvait perdre

ses droits. " Ton père, lui dit-il, a vécu chrétiennement ; il a fait beaucoup de choses qui m'ont été agréables, je lui sais gré surtout de sa conduite envers toi ; mais son âme est couverte d'imperfections et ma justice exige qu'elle aille s'en purifier dans les flammes du purgatoire. "

— " O Dieu d'amour, s'écria Catherine, comment supporter la pensée que ce tendre père, qui a été si bon pour moi pendant toute ma vie, ira souffrir dans ces flammes si cruelles ! "

Longtemps elle pria, mais Jésus-Christ se retranchait toujours dans sa justice.

— Seigneur, dit enfin la jeune fille, que votre justice s'exerce sur moi. Je vous supplie de me faire souffrir toutes les peines que mon père a méritées.

— Ma fille, répondit le juge souverain, à cause de ton amour pour moi, j'accepte ta proposition. J'exempte de toute expiation l'âme de ton père, mais tant que tu vivras, je te ferai souffrir la peine qui lui était destinée.

Ravie de joie, Catherine courut à son père qui entrait en agonie. A cette heure où tout échappe, il se reposait encore sur elle avec une confiance très humble et une tendresse sacrée. De la part de Dieu, elle lui donna l'assurance qu'à sa sortie de ce monde le ciel allait s'ouvrir pour lui.

A l'instant où Giacomo rendait le dernier soupir, la sainte fut saisie d'une violente douleur au côté. Cette douleur semblait lui disloquer les os et jamais ne lui laissa un moment de relâche, mais elle l'appela toujours *sa chère douleur*, parce que sans cesse elle lui rappelait le bonheur de son père. Tandis que toute la famille pleurait un si bon père, elle, qui l'aimait plus que tous les autres, rayonnait d'allégresse. Elle-même l'arrangea dans son cercueil en murmurant d'une voix joyeuse : " O cher père, je voudrais bien être où vous êtes. Que Dieu soit béni ! "

LAURE CONAN.

(A continuer)

ACTIONS DE GRACES

Après avoir fait des neuvaines en l'honneur du Précieux Sang, plusieurs personnes ont obtenu des faveurs signalées. Dans leur reconnaissance, elles sollicitent des prières d'actions de grâces.

" Grande faveur obtenue, écrit l'une de ces privilégiées, par la promesse de faire publier ma guérison dans *La Voix du Précieux Sang*, si je l'obtenais. Presqu'aussitôt, j'ai été exaucée. Amour et remerciements au Précieux Sang ! "

* * *

Une autre écrit : " J'étais entrée dans la première phase d'un violent mal d'intestins qui m'avait déjà tenue plusieurs mois souffrante. Jugez de mon découragement ! mais il fut aussitôt combattu par la confiance que le bon Dieu m'inspira envers le Précieux Sang. Je me fais apporter une tasse de tisane ; j'y plonge une de vos petites images de Jésus crucifié et je l'avale, en disant aux personnes présentes : " C'est de cette médecine divine que j'attends ma guérison. " Le même soir, je commence une neuvaine en l'honneur du Précieux Sang. Dès le lendemain, un grand mieux se faisait sentir, et, à peine trois ou quatre jours étaient-ils écoulés, que j'étais parfaitement guérie. Je terminai donc ma neuvaine en action de grâce. Prière de publier dans *La Voix du Précieux Sang*. "

* * *

Saint Michel a aussi sa note dans ce concert de gratitude :

" Une personne, étant prise d'une crise de nerfs désespérée, je conjurai saint Michel de lui rendre le calme et l'entier oubli de la scène qui avait occasionné cette crise. Après un sommeil réparateur, la malade s'est éveillée guérie et bien disposée. J'ai promis de faire publier cette grâce dans *La Voix du Précieux Sang* et de solliciter une neuvaine d'actions de grâces. "

Disons donc du fond de nos cœurs, en union avec ces âmes reconnaissantes :

Vive le Sang de Jésus maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

40 jours d'indulgences.

† L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

PRISE D'HABIT ET PROFESSION.—Le 23 octobre dernier, la chapelle du monastère avait revêtu ses plus brillantes décorations, ses plus somptueux habits de fête. Il s'agissait d'offrir une nouvelle épouse et cinq nouvelles fiancées à Notre-Seigneur. Ces fêtes, qui reviennent si souvent dans la religion, conservent, cependant, toujours le charme de la nouveauté : il en est d'elles comme du bonheur : on ne s'en lasse jamais : on en veut toujours.

Madame Veuve SALOMÉE POIRIER-D'ORSONNENS, de Joliette, dite Sr. St. Jean de la Croix : mesdemoiselles EMILIA ROY, de Montréal, dite Sr. Marie-Réparatrice ; ELISA LABRANCHE, de Woonsocket, dite Sr. Marie-Thérèse ; MARIA LAROCQUE, de Chambly, dite Sr. Marie de l'Eucharistie ; ALBINA VÉZINA, de St-Denis de Richelieu, dite Sr. Aimée du Sacré-Cœur, ont revêtu l'habit blanc et rouge de l'institut.

Sœur MARIE-LOUISE (Delle Lafleur, de St Germain de Grantham) a prononcé les saints vœux de la religion, en qualité de Sœur tourière.

Monseigneur de Druzipara, assisté du Révd. M. Nap. Leclerc, curé de Woonsocket (E. U.) et du Révd. M. Arthur Vézina, vicaire à Iberville, a présidé la cérémonie.

Le sermon de circonstance a été prêché par ce même M. Vézina, frère de Sr. Aimée du Sacré-Cœur. Toutes les personnes présentes ont paru vivement impressionnées des paroles pleines de feu, d'onction et de doctrine du prédicateur, et des actes de religion qui venaient de s'accomplir sous leurs yeux.



EXPOSITION DES SAINTES RELIQUES.—Le 25 courant (novembre), il y aura exposition des Saintes Reliques, à la chapelle du Précieux Sang. La vénération des Reliques aura lieu après la Bénédiction du Saint Sacrement : 4½ hrs. P. M.

Il importe que toute communication concernant *La Voix du Précieux Sang* soit adressée comme suit :

“ LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ”,

St Hyacinthe, P. Q., Canada.

NOUVEAU MANUEL DU PRECIEUX SANG

— ou —

LE LIVRE DES ELUS.

Le mois de décembre va nous ramener la douce fête de Noël,—prélude des autres grandes fêtes de la Circoncision et de l'Epiphanie. C'est l'époque des témoignages tangibles d'amitié et de reconnaissance.

Ceux de nos amis, bienfaiteurs et abonnés qui aiment Jésus et son Sang Précieux, auraient-ils l'inspiration de saisir cette circonstance pour nous aider à faire connaître et aimer, de plus en plus, Jésus et son Sang précieux ?—En achetant le livre que nous leur offrons aujourd'hui, ils arriveraient à ce résultat, en même temps qu'ils rendraient un hommage personnel à la première effusion du Sang de Jésus, et feraient à la communauté une . . . précieuse étrenne.

Le PRIX varie selon la qualité de la reliure.
RELIURE ORDINAIRE : 60c, 70c, 85c, \$1.00, \$1.35.
RELIURE de luxe : \$2.00, \$2.50, \$3.00.

Enfants-Jésus

En cire : \$15.00, \$18.00, \$20.00.

“ “ sous un bocal ou petite crèche, \$1.00.

En plâtre : 75c, \$1.00, \$1.50, \$2.50.

(Les frais de transport non compris.)

Sur petites et grandes cartes en ivoirine : depuis 10c jusqu'à \$1.00,—frais d'expédition compris.

